

Quand j'avais 17 ans
Un inédit de Madeline Knecht Zimmermann

Attends-moi donc !

À dix-sept ans, j'étais élève du Lycée de Jeunes filles d'Agen, chef lieu du Lot-et-Garonne, dans le Sud-Ouest de la France. C'était une école laïque, mais elle se trouvait dans un ancien couvent. Larges escaliers aux marches usées par les pas, hautes fenêtres à barreaux, cours pavées humides entre des bâtiments de briques et de pierres de taille. Pas un seul garçon ne hantait ces lieux, ni un homme, si ce n'est le prêtre qui venait donner le catéchisme aux internes.

Le Lycée était entouré de hauts murs comme une prison. Une seule entrée devant la loge du concierge qui surveillait nos allées et venues. Pour passer nous devions montrer notre carte personnelle sur laquelle il contrôlait notre horaire et notre photo.

Un professeur malade n'était pas remplacé. Nous attendions la leçon suivante dans une *permanence*, immense local, ancien réfectoire, où cent élèves et plus travaillaient en silence. Tout chuchotement était interdit. J'ai été punie une fois de quatre heures de retenue un dimanche matin, pour avoir aidé ma voisine avec ses devoirs.

À dix-sept ans, j'étais en *Terminale-Lettres anciennes* et nous étions soixante dans la classe, habillées de blouses roses. Hors des cours de récréation, nous ne nous déplaçons qu'en silence et rangées deux par deux.

Agen se trouve au bord de la Garonne, un fleuve qui peut devenir parfois impétueux et violent. Le Lycée se trouvait sur une petite éminence, mais le reste de la ville était inondable. En hiver, une sirène annonçait toute crue imminente aux habitants. Le hurlement de la sirène était suivi de coups de canon. Quatre coups pour quatre mètres au-dessus de l'étiage. Chaque élève savait quand elle devait rentrer chez elle, pour échapper à la crue. Je fuyais après cinq coups de canon, car à six mètres la Garonne franchissait le seuil de notre maison.

Je n'avais pas de frère, le seul endroit où j'avais quelque chance de rencontrer un garçon était l'École de musique. Je jouais du violon et faisais partie d'un orchestre de chambre. Un jeune homme de mon âge jouait au même pupitre que moi. Il me disait *Mademoiselle* et je l'appelais *Monsieur*. Il me raccompagnait chez moi, après les répétitions, parce qu'un homme bien élevé ne laissait pas une jeune fille seule le soir dans la rue.

Un jour, c'était en hiver, nous répétions un quintette de Telemann. Tout à coup le chef est resté figé, à l'écoute, le visage légèrement tourné vers la porte, les bras levés. Et dans ce temps immobile, suspendu, nous avons entendu la sirène et les coups de canon. Un, deux, trois, quatre, cinq. Chacun comptait en silence. À cinq, j'ai rangé mon violon dans sa boîte et je me suis jetée dehors. Il pleuvait à verse. Je remontais le boulevard Gambetta en courant sur le trottoir, la chaussée était déjà inondée. Il faisait nuit.

Soudain, j'ai entendu mon voisin de pupitre derrière moi. Il criait en poussant son vélo.

- Mais attends-moi, attends-moi donc. Je te prends sur mon porte-bagage.

Il me tutoyait pour la première fois.